

Gabrielle SENTIS

39
1216



La
Légende Dorée
du
Dauphiné

8° L²⁸ i
1235

EDITIONS DIDIER-RICHARD

La Légende Dorée
du
Dauphiné

8° Li³⁸

1235

THE HISTORY OF

THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY JOHN BURNET

IN TWO VOLUMES

LONDON, Printed by J. Sturges, at the Black-Swan in St. Dunstons Church, in the Strand, 1724.

Gabrielle SENTIS /

La Légende Dorée
du
Dauphiné

40 illustrations en noir et blanc
4 hors-texte en couleurs

EDITIONS DIDIER-RICHARD
9, Grande Rue - Grenoble

DU MÊME AUTEUR

LA VALLEE DE LA GUISE :

I - Monétier, mon village II - Serre-Chevalier.

EXCURSIONS DANS LA VALLEE DE LA GUISE :

Guide avec une carte, sept croquis et photographies.

L'ART DU BRIANÇONNAIS :

I - Peintures Murales II - Sculpture et Art Populaire.

Ouvrage honoré d'une souscription par le Conseil Général des Hautes-Alpes, et couronné par l'*Académie Française*, prix Georges Goyau, 1976.

L'OISANS :

Histoire, Traditions, Légendes.

Ouvrage couronné par l'*Académie Française*, prix Broquette-Gonin, 1979.

SAINT-TROPEZ, cité corsaire :

L'Histoire, les Bravades, les Artistes.

Ouvrage couronné par l'*Académie Française*, prix Toutain, 1981 et par l'*Académie d'Aix-en-Provence*, prix Paul Arbaud, 1982.

LA LEGENDE DOREE DES HAUTES-ALPES :

Ouvrage couronné par l'*Académie Française*, prix Georges Goyau, 1984.

LE VALGAUDEMAR :

Nature, Histoire, Légendes.

NEVACHE ET SA VALLEE :

Nature, Art, Histoire.

Diffusion : Editions DIDIER-RICHARD Grenoble

Couverture et illustrations en couleurs, par Madame Jean Sentis (née Gilberte Sassier), mère de l'auteur.

Lithographies de «l'Album du Dauphiné»

Six dessins originaux de Michel Marin.

Documents de la Bibliothèque Municipale de Grenoble



au lecteur

Ami lecteur, voici une autre «Légende Dorée». Le bon accueil réservé à celle des Hautes-Alpes, nous a incitée à poursuivre notre quête dans tout le Dauphiné. Projet réalisé, grâce aux Editions Didier-Richard que nous désirons remercier ici. Il a le charme de la nouveauté, car, pour la première fois, nos légendes dauphinoises sont réunies en volume. Nous entendons par là, les récits consacrés à des châteaux, rochers, cascades, topographiques en un mot, et non pas les contes populaires, dont Ch. Joisten a donné l'inventaire.

C'est bien à tort, nous semble-t-il, que Van Gennep, le maître du folklore français, conclut à la pauvreté du légendaire dauphinois. En voici, pourtant, une belle gerbe, et nous espérons que vous nous aiderez à la compléter. La transmission orale est déjà interrompue : nos recherches dans les clubs du Troisième Age sont restées vaines. Heureusement, beaucoup avait été écrit en des ouvrages épuisés, ou des brochures introuvables, et nous y avons puisé notre miel. En ayant soin de supprimer les ornements adventices, surtout néo-gothiques, inspirés par l'influence de Walter Scott. Louise Drevet n'y a pas échappé, et a beaucoup romancé. Certains journaux, comme le Courrier de l'Isère (1837-1876), l'Allobroge (1840-1842), la Gazette d'Allevard, ont rivalisé en tournois, nobles damoiselles, chevaliers errants, ou sorcières maléfiques. Mais, sans eux, tout ce patrimoine dauphinois aurait été perdu.

Comme la perle se forme lentement dans sa coquille, la légende est partie d'un fait historique, d'un élément vrai, enrobé d'un orient chatoyant par l'imagination populaire, ou celle des lettrés du village. Le soir, aux veillées, faites en commun chez l'un ou l'autre, à la clarté de la chandelle, puis de la lampe à pétrole, tandis que les femmes filaient, que les hommes réparaient l'outillage, les aïeules les redisaient pour la centième fois, pendant que la tourmente hurlait au dehors. Et les enfants écoutaient, bouches bées, ces contes merveilleux, qu'ils rediraient, plus tard, à leurs descendants.

Certains de ces récits, de date immémoriale, sont attestés dès le XII^e siècle, par Gervais de Tilbury, dont on trouvera le témoignage «in fine». Il offre l'intérêt de répondre à leurs détracteurs, assurant qu'il s'agit d'une fabrication savante et récente. Trois personnages, bien connus en Dauphiné ont inspiré des cycles : Lesdiguières, le baron des Adrets, Mandrin. Très au dessus d'eux, par sa valeur morale, se situe Bayard, devenu héros légendaire, lui aussi. Et, dans les Baronnies, Philis de la Charce, dont nous chercherons le rôle exact. Nous avons aussi raconté quelques «bonnes histoires» authentiques, évoqué de grands événements, comme la fondation de la Grande Chartreuse, dont fut célébré le neuvième centenaire en l'été 1984. Nous avons, également, cité nos informateurs, et donné une bibliographie. Pour obtenir un panorama dauphinois aussi complet que possible, il nous a semblé nécessaire de publier, à nouveau, les légendes de l'Oisans, ainsi que certaines des Hautes-Alpes, choisies en raison de leurs liens avec l'Isère.

L'illustration s'est adaptée au texte grâce aux beaux dessins de messieurs Bréhat et Marin, mais il a fallu faire un choix : l'impossible idéal eût été d'imager chaque légende. Alors, nous les avons symbolisées par des fleurs, encadrant des paysages de chez nous. Ces aquarelles, dues au talent maternel, ont gardé la couleur et la fraîcheur du légendaire. Elles apportent le rêve, la poésie, si nécessaires à notre époque scientifique. Comme le précédent volume sur les Hautes-Alpes, ce livre fut écrit et illustré pour une mère, et l'auteur serait tout heureuse si d'autres l'offraient aussi à leur maman.

Il convient de laisser le dernier mot à un poète, qui porte, en outre, un grand nom dauphinois : Patrice de la Tour du Pin a écrit : «Tous les pays qui n'ont plus de légendes sont condamnés à mourir de froid».

l'Isère

Le Dauphiné n'est pas une région naturelle, mais une création politique de ses princes Dauphins, qui ont patiemment rassemblé leur «pré carré». En effet, rien dans son paysage, très divers et morcelé, ne le prédisposait à devenir l'Etat indépendant qu'il fut, jusqu'à sa réunion à la France, en 1349. Et pourtant, de la Savoie à la Provence, de Lyon à la crête des Alpes, ses habitants se sentaient Dauphinois, et ont toujours la conscience d'appartenir à cette province, malgré le démembrement de 1790. Il avait été blâmé par Mounier, qui se montra bon prophète : «la ville de Paris acquerrait une prépondérance, dont rien ne pourrait arrêter les effets». Le département de l'Isère, étendu en diagonale du nord-ouest au sud-est, est issu de ce découpage, qui en a donné trois.

Il appartient, tout entier, aux Alpes françaises, dont la structure l'a façonné. Ce sont, d'abord, les hautes murailles blanches des Préalpes calcaires, en Chartreuse et Vercors, puis la large vallée de l'Isère, appelée «le beau jardin» du Grésivaudan, par Louis XII, continuée par les plateaux de la Matheysine et du Trièves, dominée par le vaste massif cristallin Belledonne-Ecrins, tout scintillant de neiges et de glaciers. Au moment de leur plus grande avancée, à l'époque quaternaire, ceux-ci ont recouvert de leurs moraines caillouteuses, le nord-ouest du département, jusqu'à Lyon, formant ainsi les «Terres Froides», aux collines ondulées et boisées. Le relief alpin a donc suscité diverses unités naturelles, aux caractères bien déterminés : nous allons les explorer, dans notre quête de légendes, et nous commencerons, au nord, par le pays d'Allevard.



La tour du Treuil à Allevard, hantée par le souvenir de Pierre et d'Agnès.



En 1835, les ruines du château de Beaumont, où se passa la nuit sacrilège.
(Lithographies de «l'Album du Dauphiné».)

en Allevard

Situé aux confins delphino-savoyards, le pays d'Allevard semblait bien, autrefois, un «Bout du Monde», et un «Fond de France». Cette vallée du Bréda, torrent descendu de la Belledonne occidentale (massifs des Sept-Laux, du Gleyzin, etc...), isolée du Grésivaudan par un chaînon latéral (la Taillat, Brame-Farine), garda longtemps son originalité particulière. Vers 1837, la source sulfureuse d'Allevard, dite aussi «eau noire», fut exploitée en un établissement thermal, où vient toujours une nombreuse clientèle. Des écrivains locaux commencèrent, alors, à recueillir et publier, notamment dans une «Gazette», les traditions et légendes du pays. Qu'ils les aient retouchées, améliorées, à l'instar de Walter Scott, très en vogue à l'époque, soit, mais ils les ont, ainsi, conservées au patrimoine allevardin et dauphinois.

Le mineur enseveli

Voici la plus ancienne légende allevardine, dont le sujet ne dut être que trop fréquent autrefois. Elle nous est rapportée, en latin, par Pierre le Vénéral, prieur bénédictin de Domène, puis Abbé de Cluny et mort en 1156, dans son «Second Livre des Miracles». Il y a, dit-il, des «ferrières» en Allevard, où chacun fouille la montagne pour y trouver un riche filon. Un mineur, ayant creusé une galerie mal étayée, se trouva soudain prisonnier dans une cavité où il pouvait tout juste respirer. Comment déblayer la masse rocheuse qui le séparait maintenant du soleil ?

Il avait perdu la notion du temps et se sentait déjà mourir, lorsqu'une clarté apparut dans sa prison. Un être lumineux et muet lui tendait un gros pain bien réel, ainsi qu'un cierge allumé, puis disparaissait... Avec un peu d'eau qui sourdait çà et là, notre mineur pouvait

survivre... d'autant plus que le mystérieux messenger revint chaque semaine, sauf une, pendant un an. Là dessus, des coups sourds, lointains d'abord, puis tout proches, se firent entendre, et notre enseveli fut déterré. Ses camarades eurent même du mal à le reconnaître, tout hirsute et noirâtre qu'il était devenu. On le ramena au village, où chacun le croyait mort !... «Sauf moi, dit sa femme, car j'espérais toujours, et, chaque semaine, à la Messe, j'offrais un pain et un cierge pour ton salut», suivant ainsi la vieille tradition prélatine des offrandes propitiatoires. «Alors je comprends tout, s'écria l'homme, mais, pourtant, ce messenger surnaturel a manqué une fois ?» – «C'est qu'il neigeait tellement, mon pauvre ami, que je n'avais pu me rendre à l'église».

Cette légende nous est rapportée par V. Bellin : il nous apprend aussi que le prieuré de Domène exploitait déjà le fer d'Alleverd en 1120, il y avait donc partout des «ferrières». Sans oublier la quête de l'or, comme dans le proche Oisans. Un vieux dicton s'écrie : «Fontaine de Vaugraine, que tu est riche ! Tête de fer, ventre de cuivre, cul d'or...» (cité par R. Vial). La métallurgie alleverdine fut toujours très réputée : une tradition veut même qu'elle ait forgé l'armure de François I^{er}, portée à Marignan, et, bien sûr, celle du chevalier Bayard.

Les fantômes de la tour du Treuil

Cette vieille tour féodale, citée en 1282, s'élève encore, non loin d'Alleverd, au pied de Brame-Farine, où hurlaient les bêtes sauvages (Brama Feriarum ou Brama Ferina), et dont les curistes 1900 descendaient les pentes en traîneaux, l'été. Son nom viendrait de «troil», «troillard», pressoir, car des vignes l'entouraient.

Vers 1330 y vivaient Antoine de Crouy-Chanel, descendant d'André II, roi de Hongrie, et son fils Pierre. Car le prince Félix de Hongrie, sire de Crouy (Picardie) s'était, jadis, réfugié en Alleverd, dit-on. Il fallait perpétuer la famille, déclara son chef, «mais n'en prenez pas souci. Tout est conclu, votre fiancée arrivera bientôt pour célébrer le mariage à la fin des vendanges». «Mais, mon père, j'ai donné ma foi à Agnès de Sassenage !...» – «Serment nul, sans mon aveu, beau fils... je ne veux pas le savoir !...». Voilà notre Pierre tout marri, mais il n'ose braver le terrible Antoine...

Le jour fatal se lève trop vite... de tout le Dauphiné arrivent les invités, réjouis par l'odeur du festin et les barriques en perce. Mais le marié malgré lui est décidé : il dira «non» au prieur de Saint-Hugon que voici, escortant, avec la Dauphine Béatrix, cette maudite fiancée

voilée de blanc. Pourtant, il lui semble bien reconnaître... d'un geste brusque, il écarte le tissu : c'est Agnès !... dont le facétieux Antoine lui réservait la surprise.

Une grande battue au sanglier devait clôturer les fêtes nuptiales, et Agnès chevauchait gaiement auprès de son époux, lorsqu'un vieux solitaire fonça sur elle, et la désarçonna subitement. Sa tête porta sur un rocher... elle était morte... Pierre, désespéré, partit en Terre Sainte, puis en revint, pour remplacer son père. Si grande était sa douleur qu'il parvint à évoquer la disparue, et, depuis, elle revient, chaque année, passer quelques jours avec lui. Leurs ombres continuent à hanter la vieille tour (rapporté par A. Bougy en 1835).

La grotte de la Jeannotte

Dans le vallon du haut Bréda, certaines grottes passaient pour abriter des sorcières. A l'une d'elles vint, un soir, la jeune Isarde (prénom devenu Jeannotte, on ne sait pourquoi), qui pleurait l'absence de Jacques, son fiancé, parti guerroyer sous l'étendard delphinal. «Que veux-tu de moi ?» lui cria une voix dans l'obscurité. «Savoir quand j'épouserai mon fiancé...? – «Dans un délai de douze mois à partir de ce soir. Après... n'y compte plus !...». Et l'oracle se mit à ricaner... Les jours passaient lentement... dix... onze mois... plus que deux jours... Mais quel est ce cavalier sur le chemin ? Voilà Jacques !... Après les premières effusions : «Tout est prêt, dit Isarde, marions-nous demain» – «Pourquoi tant de hâte ?» – «La sorcière le veut ainsi...» – «Et tu crois cela !... Enfin, d'accord. Mais j'irai chasser le matin, avec les amis qui m'invitent». Le jour se meurt sans ramener personne... et minuit sonne !... Voici qu'on porte le pauvre Jacques mourant... il avait déroché. Isarde voulut supplier la sorcière d'intervenir, mais elle tomba dans la nuit, elle aussi, et son corps fut retrouvé devant la grotte maléfique (rapporté par J. Taulier, en 1836).

Les Dames de la Roche

Le pays d'Allevard, frontière avec la Savoie ennemie, fut, jadis hérissé de tours et «maisons fortes», habitées par des gentilshommes batailleurs, toujours prêts à en découdre. Auprès de Saint-Pierre d'Allevard, sur une colline de Brame-Farine, s'élevait le château de la Bâtie de la Roche, formé d'une tour à trois étages, et d'un logis de deux. En 1339, dit V. Bellin, il appartenait aux Aymon de Saint-Pierre, puis il passa aux Commiers en 1412, et fut acheté, en 1755, par les Barral, dont s'édifiait la puissance métallurgique. Il n'en demeure plus rien aujourd'hui, si ce n'est plusieurs légendes.

Non loin, sur un sentier, se voient trois hautes roches, d'1 m 60 environ, appelées dans le pays «les Trois Dames». Car un sire de Commiers avait trois jolies filles, courtisées par trois chevaliers qu'il aurait bien pris pour gendres. Mais celles-ci, légères et moqueuses, les avaient tant offensés qu'ils ne revinrent plus au château. Leur père décida, alors, de donner un tournoi, dont les vainqueurs épouseraient ses filles, séance tenante. Assises aux places d'honneur, un sourire aux lèvres, elles s'attendaient à la victoire de leurs amoureux, dont elles croyaient reconnaître les armures. Et, en effet, voici les trois vainqueurs qui soulèvent leurs casques. Mais catastrophe !... ceux-là sont aussi laids que braves : l'un est borgne, l'autre grimaçant, et le troisième tout balaféré. Commiers ne veut pas se dédire et ordonne les noces au prieuré de Saint-Pierre le lendemain.

Les trois demoiselles arrivent, couvertes de voiles épais, et se placent auprès de leurs époux. Mais, après la bénédiction nuptiale donnée par le prieur, des rires aigus retentissent au fond de l'église... Nos chevaliers dévoilent alors leurs femmes... Qu'est-ce donc là ? Les trois jolies filles se sont changées en chambrières pataudes ! Furieux d'avoir été joués ainsi, ils s'élancent sur les traces des moqueuses qui courent à la forêt, où elles comptent bien les perdre. D'autant plus que l'orage se déchaîne, et le tonnerre gronde au ciel noir. Soudain... trois éclairs de feu touchent les fugitives... et lorsque leurs poursuivants, hors d'haleine, les rejoignent, ils ne voient plus que trois blocs de pierre, où sont encore captives les Trois Dames de la Roche. (Légende publiée en 1880, sans nom d'auteur, dans la Gazette d'Allevard).

Le rocher des fées

En 1345, Amblard, châtelain d'Allevard, partit, avec ses vassaux, rejoindre le Dauphin Humbert II à la Croisade. A Saint-Pierre, les attendait Aymon de la Roche. Aux fenêtres du château, ses filles agitaient des écharpes, en adieu à la petite troupe de cavaliers dont les armures brillaient au soleil. Mais, deux ans plus tard, l'on était toujours sans nouvelles des Croisés. Alors le terrible sire de Mailles, Humbert le Bâtard, trouva l'occasion bonne pour s'adjuger la seigneurie et ses héritières. Ils voulut les enlever comme elles revenaient d'un office religieux à Saint-Pierre. Mais voici que la terre tremble et qu'un énorme rocher s'abat sur les bandits, les emportant dans la gorge du Fay, où il leur sert de tombe : on l'appela le rocher des Fées (rapporté par V. Bellin).

Toujours au château de la Roche, une certaine Hermance, beauté

cruelle, imposait à ses soupirants de gravir à cheval une pente très raide au-dessus du torrent, et riait fort de les y voir tomber. Mais un cavalier émérite y parvint : alors qu'elle se préparait à le féliciter, il la cueillit au vol et l'envoya prendre, à son tour, un bain glacé (raconté dans le pays).

L'évêque du Collet

En ce lieu s'élève, à présent, une station de ski très fréquentée, mais les skieurs connaissent-ils le gros rocher qui ressemble à un évêque bénissant le ravin du Veyton ? Jadis, les Sarrasins avaient bâti le château Ferrier, dominant le Bréda, et leur chef guerroyait sans cesse contre le sire de Montauvard, son voisin. Or, il advint que Yasmine, fille de l'émir, rencontra et aima le jeune baron chrétien, qui avait succédé à son père. Il l'enleva et la conduisit à Grenoble... où il l'abandonna. Car il avait résolu de faire main basse sur l'évêché, et y parvint grâce à mille intrigues. Sur quoi, la guerre se ralluma avec les Sarrasins, conduits par un nouveau chef, dont nul ne voyait le visage. Notre nouvel évêque rassembla ses hommes, et rencontra l'adversaire au Collet d'Allevard. La bagarre fut terrible, et les mécréants précipités dans le Veyton, sauf leur chef. Il se rua, l'épée haute, sur Montauvard qui le désarma, voulant le mettre à rançon, et fit sauter son casque. Alors il reconnut Yasmine et resta interdit... Elle le maudit en sa langue, puis se jeta dans l'abîme. Et, tandis qu'il regardait, saisi d'horreur, son corps s'ajouter aux autres sur le torrent, il se sentit lentement pétrifier. Sa suite essaya vainement de le secourir : l'évêque de Grenoble n'était plus qu'un bloc de pierre, figé pour l'éternité, au-dessus du Veyton. (publié en 1880 dans la Gazette d'Allevard).

Cette légende est encore un exemple de la confusion établie entre les Arabes et les Sarrasins d'autrefois, nullement musulmans, mais simples bandits qui auraient pillé le Dauphiné et la Provence, profitant de l'anarchie du haut Moyen-Age. D'après Van Gennep, le maître du folklore français, le terme de Sarrasin vient de «farraghin», qui signifie vagabond, errant, etc... Le professeur R. Latouche pense que l'assimilation de ces gens aux Arabes s'est faite pendant les Croisades, à une époque où leur banditisme devenait lointain. Aussi qualifie-t-on de «sarrasin», dans les Alpes, tout ce qui paraît très ancien : tour, porte, canal, etc... Les noms d'Allevard, Morételet, Maurienne, n'ont rien à voir avec Maures, ou Arabes, pas plus que le type physique des habitants de Saint-Pierre. Le sommet du Grand-Charnier n'éternise pas un grand massacre de Maures à ses pieds : plus simplement, on y retrouve la racine prélatine «Kar», ou «Car», rocher.

La montagne « abîmée »

C'est le nom que les anciennes cartes donnent au plateau des Sept-Laux. Celui-ci n'existait pas, autrefois, et un haut glacier dressait, à sa place, une barrière éblouissante, mais infranchissable. Or, il y avait en Alleverd, travaillant aux « martinets » du fer, un forgeron italien, venu du Piémont, et qui avait le mal du pays. Il regrettait la riche plaine du Pô, le vin noir Barbera, et la bonne « polenta ». Tant et si bien qu'il résolut de quitter son travail sans prévenir, et de gagner l'Italie par la vallée du haut Bréda, où personne ne le poursuivrait.

Arrivé au Fond de France actuel, au pied des cascades, il monte jusqu'au glacier. Mais, impossible de passer à droite, ou à gauche : partout des séracs menaçants, ou de profondes crevasses. Épuisé, il s'abrite dans une petite grotte rocheuse. « Je vais mourir loin de ma patrie, sauvez-moi sainte Madone !... », et l'Ave Maria lui monte aux lèvres. Soudain, retentit un bruit terrible, un vrai cataclysme, et le sol de la grotte ondule littéralement. Cramponné aux parois, il ne bouge pas, et attend le retour au calme pour mettre le nez dehors. O surprise, le glacier a disparu... A sa place, voici un plateau, parsemé de petits lacs miroitant au soleil. Tout éberlué, notre Piémontais parvint à descendre sur l'Eau d'Olle, d'où il gagna Turin par le Lautaret et le Mont-Genèvre, annonçant partout qu'un nouveau passage était ouvert dans la montagne. (rapporté par O. Billaz).

On reconnaît, dans cette légende, la version populaire des premières explications scientifiques sur la disparition des grands glaciers quaternaires.

Le village englouti

Un lac de barrage, dû à l'E.D.F. borde, à présent, la route de Saint-Pierre à Alleverd. Il fut créé sur des marais, où se trouvait une petite chapelle dédiée à sainte Madeleine. Non loin était situé un village dont les habitants se détestaient. Sauvages et farouches, ils ne cessaient de se jouer des tours pendables, de se voler le bois, les bêtes, les charrues. Aussi les étrangers évitaient de s'y arrêter, redoutant d'être dévalisés. Par une pluie diluvienne, arriva un vieux pèlerin tout trempé qui vint toquer aux portes... mais personne ne voulut lui ouvrir. Parmi des bordées d'injures, on lui criait : « Va donc voir le Pierre des Roseaux », pauvre hère méprisé, nommé d'après sa maison, sise au bord du marais. Non seulement il accueillit son hôte, mais il alluma du feu, et le réconforta d'un bon vin de Mailles, dont les plants avaient été

rapportés d'Orient par les Croisés. De sorte que le vieux repartit tout ragaillardi. Sur quoi, Pierre fut appelé par la fée de ces lieux : «Monte vite sur mon rocher, viens dans ma grotte». Et, à peine y entrait-il qu'un terrible cataclysme se déclencha. Pendant trois jours, l'orage et la pluie se déchaînèrent, tandis que le sol se crevassait.

Lorsque le soleil revint... le village avait été englouti dans le marais, devenu beaucoup plus haut. Pierre dut émigrer non loin, où il fonda le prieuré bénédictin de Saint-Pierre d'Allevard, dont il nous reste un beau clocher. Il transforma aussi sa maison en chapelle, dédiée à sainte Madeleine, protectrice des pèlerins. Et, par les temps d'orage, l'on entendait le son lointain des cloches disparues dans le marais. Le nouveau lac va-t-il garder aussi leur petite musique d'argent ? (raconté par R. Vial, en 1928). On retrouve cette tradition de village englouti dans divers lacs dauphinois : en Oisans, au Lovitel, à la Fare, et surtout à Paladru.



Le château de Bayard en 1833, croquis de Debelle
(Bibliothèque de Grenoble)



Bayard

Portrait par Thevet, copie d'un portrait original et publié en 1584, d'après C. Monnet

le Grésivaudan

Rien en France ne peut être comparé à cette vallée, de Grenoble à Montmélian... Elle a deux aspects différents», vue «de la rive droite ou de la rive gauche. A Montbonnot, vous avez sous les yeux les plus belles verdure, plus loin l'Isère, au-delà des collines boisées, et encore au-delà, à une hauteur immense, les Alpes sublimes... Vue de Domène, c'est l'Isère, plus encaissée, puis la grande route, indiquée par des files de noyers, puis des vignes, et, au-dessus, d'immenses précipices, ce sont des rochers gris, escarpés, presque à pic, qui semblent prêts de s'écrouler...».

«Une brise légère agitait l'herbe, assez longue, du glaciis qui faisait le premier plan. Au-delà, les délicieux coteaux d'Echirrolles, d'Eybens, de Saint-Martin d'Hères, couverts de châtaigniers, déployaient leurs ombres paisibles. Au-dessus, à une hauteur étonnante, le mont Taillefer faisait contraste à la chaleur ardente par sa neige éternelle, et donnait de la profondeur à la sensation... Cet ensemble est bien voisin de la perfection, j'étais ravi au point de me demander comme à Naples : que pourrais-je ajouter à ceci, si j'étais le Père Eternel ?» (Stendhal, Mémoires d'un touriste).

Ainsi, un célèbre Dauphinois a-t-il chanté sa vallée, dont le paysage jouait sur lui, comme un archet sur un violon, dit-il ailleurs. Et qui n'a pas éprouvé la même sensation ? Au printemps, parmi les cerisiers en fleurs, à l'automne, sous les feuillages d'or et de cuivre, tandis que Belledonne scintille de toutes ses neiges à l'horizon... Villages, tours, «maisons-fortes», châteaux, s'égrènent le long de l'Isère aux méandres argentés, jusqu'à la Savoie proche. L'histoire et la légende s'enlacent ici, comme les pampres de la vigne grimant aux coteaux. Sur l'un d'eux, non loin de Pontcharra, se dresse encore la demeure, où Pierre Terrail de Bayard naquit vers 1476. Héros «célèbre et mal connu» nous dit C. Monnet, son érudit historien.

Les amours de Bayard

Elles sont restées aussi mystérieuses que légendaires. On sait que sa fille naturelle, Jeanne Terrail, épousa un Bocsozel, de vieille souche dauphinoise, en 1525, un an après la mort d'un père qu'elle dut fort peu connaître. Mais on ignorera, sans doute, toujours, qui fut sa mère. Certains imaginent une passion secrète du Bon Chevalier pour la duchesse veuve de Savoie, Blanche de Montferrat, ou pour sa dame d'honneur, Bernardine de Montbel. Mais, toujours «sans peur et sans reproche», il a emporté son secret dans sa tombe. Même Jacques de Mailles, son «loyal serviteur», romancier instinctif, n'en dit rien. C. Monnet pense que sa grave blessure de Brescia, en 1511, l'aurait rendu impuissant, ce qui lui fit refuser un mariage proposé par la Reine Anne de Bretagne. Il se consolait en mariant les autres. «Il a marié en sa vie, sans en faire bruit, cent pauvres filles orphelines. Les pauvres veuves consolait et leur départait de ses biens». Car, disait-il, «j'ai toujours mieux aimé les hommes que l'argent».

Le château, dont le nom signifie «hêtre», n'eut pas plus de chance que son illustre enfant. Vendu comme Bien National, exploité en carrière de pierres, il fut habité par un abbé Bertrand, qui eut, dit-il, une vision de Bayard, tout affligé par le triste état des lieux. Il serait apaisé, de nos jours, par le beau montage audio-visuel, installé par Mlle E. Monnet, en mémoire de son père, dans une salle du donjon. On sait que son petit-fils, Châtelard, paya de sa vie la folle passion que lui inspira Marie Stuart, en Ecosse. Qu'en aurait pensé le sage grand père ?

Saint Hugues d'Avalon et le cygne

Non loin de Pontcharra, un peu au-dessus de la vallée, se dresse encore la tour d'Avalon, où naquit vers 1130, Hugues, fils de Guillaume sire d'Avalon, qui se fit moine à la Grande-Chartreuse, en 1163. C'est là que le Roi d'Angleterre, Henri II Plantagenêt, l'appela à devenir prieur de la Chartreuse de Witham, puis évêque de Lincoln en 1186, où il commença la cathédrale actuelle. Ce Dauphinois expatrié sut se faire respecter par le souverain, meurtrier de Thomas Becket, mourut en 1200, et fut bientôt canonisé.

Un panneau de rétable (musée de Chicago) nous le montre auprès d'un cygne blanc à collier d'or. Celui-ci avait suivi l'évêque dans une promenade, et refusait de le quitter. On voulut le chasser. «Laissez-le moi», dit Hugues, ému par le bel oiseau suppliant, qui, dès lors, marcha gravement auprès de son ami. Un jour, il refusa de manger, et se



Sceau delphinal avant 1349. (D-606 - Douët d'Arcq).

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

